



Photo Keystone

WASHINGTON. — LA MAISON BLANCHE SOUS LA NEIGE

## Washington

C'est à Washington que j'ai eu la perception la plus vive de l'instinct de grandeur des Américains. Il s'est manifesté dès les origines des Etats-Unis et s'y affirme, lié à leur épanouissement actuel.

On le sait, et cette histoire a été trop souvent contée pour que j'y insiste, la ville fut créée de toutes pièces sur un terrain vierge pour servir de capitale fédérale à la République naissante. L'emplacement choisi, dans une vaste plaine au bord d'un fleuve majestueux, le Potomac et de son affluent l'Anacostia, se prêtait à merveille à un grand parti. Le major L'Enfant, un Français, auquel Washington confia le soin de tracer le plan directeur, y déploya une maîtrise géniale. Il conçut un système de voies en damier auquel il superposait un réseau d'avenues croisées en losange, ménagea et répartit des espaces libres. Le centre matériel et moral de la ville était le Palais Fédéral, le Capitole, point de croisement crucial de deux artères maîtresses et foyer de rayonnement d'avenues en étoile. Dès le début, L'Enfant rencontra de graves difficultés ; il eut à lutter contre les spéculateurs ; ses idées furent bientôt abandonnées ; il usa sa vie dans des protestations vaines et mourut dans la misère sans avoir pu obtenir la maigre pension qu'il s'acharnait à solliciter comme un droit. C'est d'une façon toute récente, seulement, que son mérite a été reconnu ; un modeste

monument vient de lui être érigé et l'on s'inspire de ses conceptions pour les aménagements actuels.

Si incomplète et si imparfaite qu'ait été la réalisation du plan du major L'Enfant, elle a, tout de même, marqué Washington d'une empreinte indélébile. On y éprouve une impression d'ordre et d'harmonie que ne donne aucune autre cité américaine. Elle dérive aussi de ce fait que la ville a gardé et a développé son caractère résidentiel. Les palais officiels la dominent qui ne cessent de s'agrandir ou de se multiplier. Elle abrite une population exceptionnelle : hommes politiques, hauts fonctionnaires, ambassadeurs étrangers dont la réunion comporte des immeubles d'habitations riches et le développement du commerce de luxe. Si je rappelle que tous les édifices publics, à commencer par le Capitole et la Maison Blanche, sont des pastiches de nos styles, on en conclura que ce qui nous séduit dans Washington, c'est sa parenté avec une capitale européenne. Je n'en disconviens pas. Elle a, pourtant, son accent propre dû aux dimensions, à l'échelle réelle qui est imposante et, aussi, à un goût de présentation grandiose ou théâtrale.

En voici un exemple qui surprendra peut-être. Les journaux célèbrent, périodiquement, la simplicité de la résidence du Président de la République des Etats-Unis. En effet, la Maison Blanche, émule appauvrie d'un palais

français de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, est d'allures et de dimensions très modestes. Mais on ne saurait imaginer orchestration plus étudiée ni plus fastueuse. La Maison Blanche est enchâssée au centre d'un vaste paysage urbain ; elle est entourée de pelouses fleuries. Encadrée, à l'est, par le Palais de la Trésorerie, à l'ouest par celui de l'Armée et de la Marine, dont l'ampleur imposante souligne sa petitesse, elle ouvre sa façade nord sur le square La Fayette, un beau jardin planté de fleurs rares. Du côté sud, la perspective est plus vaste encore : elle s'étend sur un noble parc et, au delà, sur le Mail. L'Elysée, à Paris, est, évidemment, beaucoup plus riche, mais il est presque entièrement dissimulé ; rien de comparable, chez nous, à cette mise en valeur orgueilleuse et savante.

Je n'aime guère, ai-je besoin de le dire, cette architecture, mais je demande, en ce moment, à ne pas la discuter. Je veux oublier les particularités du style, le détail de la décoration pour m'attacher uniquement à l'effet cherché avec l'aide de ses éléments. A n'étudier que la répartition des masses et des volumes, il est impossible de se dérober à l'emprise impérieuse de cet ensemble monumental.

La face principale, à l'est, avec ce concours de trois ordonnances parallèles et l'énorme dôme central est formidable. Du côté opposé, des colonnades couronnées par des balustrades, des terrasses, un jeu d'escaliers, des pentes gazonnées, des arbustes et des fleurs tempèrent, sans le diminuer, ce caractère. De



WASHINGTON

LA  
MAISON BLANCHE

Photo Keystone

Le Palais du Sénat et de la Chambre des Représentants, le Capitole, proclame, lui, sans fausse modestie, avec insistance même, sa mission dominatrice. Imaginez un édifice à coupole, cousin de notre Panthéon, plus trapu, plus épais, plus lourd. Deux tambours superposés portent la coupole surmontée d'une haute lanterne qui sert de piédestal à une statue gigantesque de la *Liberté armée*. Une colonnade corinthienne surmontée par un fronton forme façade et s'élève au-dessus d'un escalier monumental. De chaque côté, reliés par des ailes de style colossal, deux palais précédés, eux aussi, de colonnades à fronton et d'escaliers plus développés encore. Si vous le voulez, le Panthéon flanqué par deux émules de la Madeleine.

très loin, la coupole émerge et s'impose au regard.

Les Américains ont voulu prolonger ce prestige jusque dans la nuit. Ils sont friands d'illuminations nocturnes, et quelques-uns de leurs gratte-ciel, par des combinaisons de réflecteurs, se font voir parmi les ténèbres, spectacle factice et assez puéril. L'effet n'est pas plus heureux pour le Capitole. Enveloppé de sources de lumière cachées, l'édifice donne l'illusion d'être lumineux par lui-même, il dépouille toute substance, toute réalité pour n'être plus qu'un fantôme ou qu'un décor (1).

Entrons dans le Palais. Mon dessein n'est pas de parcourir avec vous bureaux, salons, de souligner l'ordonnance très simple des salles où siègent les représentants et le Sénat, ni même la solennité de la demi-rotonde

(1) Les illuminations monumentales, réalisées cette année, pour le 11 novembre, sur la place de la Concorde, à la Chambre des députés et à l'Arc de Triomphe de l'Etoile, avaient un caractère exceptionnel et accompagnaient un soir d'allégresse publique. De plus, de vigoureux contrastes de lumières et d'ombres préservaient la solidité et le relief des monuments illuminés.

où se réunit la Cour Suprême. L'immense rotonde qui, placée sous le dôme, sert de vestibule général est faite pour frapper les esprits et, malgré l'extrême médiocrité des sculptures et des peintures historiques ou allégoriques dont elle s'orne, elle ne laisse pas que d'être imposante par ses dimensions mêmes. Le Hall national des statues, sorte de Westminster fédéral où chaque Etat a le droit de placer l'effigie de deux de ses grands hommes, est d'une puissance massive avec sa demi-coupole à caissons portée sur des colonnes corinthiennes. Par sa pesanteur même, il est bien l'image d'une force sans élégance qui ne craint pas de se montrer.

Lorsque, du Capitole, on parcourt des yeux le panorama qu'il commande, le regard ne découvre partout qu'ordre et plénitude. De toute part, des palais ou de vastes édifices se dressent, dont je veux oublier le style pour n'envisager que leurs grandes masses blanches. Entre eux, précédées par un parc, de larges avenues plantées. L'impression est surtout belle de la terrasse à l'ouest. Le spectateur domine, à droite et à gauche, deux ronds-points d'où partent de magnifiques artères, la Pennsylvania et la Madison Avenues ; face à lui, une suite de parcs se succèdent en une verdoyante perspective. Il ne peut deviner que des maisons sordides bordent, en plus d'un point, ces pelouses, que des baraquements, élevés au cours de la guerre, continuent à encombrer le Mail. Il a l'illusion que le plan de L'Enfant a été complètement suivi. Une pensée française, claire, noble avec aisance, a pris, sur ce sol, un développement superbe. La nature a apporté sa collaboration : grâce au climat tempéré mais déjà chaud, la végétation a une particulière splendeur. Elle estompe ce que le croisement des voies régulières et les volumes de marbre ou de pierre pouvaient avoir de rigide et de froid : elle anime le rythme auquel elle participe.

De même, lorsque du haut de l'obélisque élevé en l'honneur de Washington, on découvre toute la ville, ce n'est pas un réseau géométrique, mais des accords de verdure qui frappent le regard.

La totale nudité de l'obélisque de Washington, isolé à dessein au centre d'une esplanade rase qui n'a pas encore été ordonnée, a quelque chose de décevant, mais ce colosse de marbre, haut d'environ 170 mètres, construit lentement de 1848 à 1885, incarne peut-être mieux que toute autre

manifestation la tension et l'orgueil de l'âme américaine.

Naguère l'obélisque fermait la perspective ouverte par le Mail depuis le Capitole. Aujourd'hui, il n'est plus qu'un relai et, dans l'axe même du Mail, il se relie par un long miroir d'eau au temple érigé à la mémoire de Lincoln.

Ce nouveau paysage urbain a été composé avec un parti pris de sobriété classique. Aucun accident n'en vient rompre l'unité. Le miroir rectangulaire est encadré d'une bordure étroite. Sans moulurations ; point de sculptures, ni monumentales ni décoratives. De chaque côté, des allées d'ormes qui, grêles aujourd'hui, acquerront, avec les années, l'ampleur majestueuse que l'on attend d'eux.

A l'extrémité, adossé au Potomac, au centre d'une esplanade gazonnée qui le met, de tous côtés, en évidence, le monument national de Lincoln, œuvre de l'architecte Henry Bacon. Sur un terre-plein qu'enveloppent des arbustes, trois degrés, à l'échelle de l'édifice, portent une vaste cella rectangulaire péripète. La colonnade est d'ordre dorique grec, colonnes cannelées, galbées, sans base, l'entablement est formé d'une architrave nue, d'une frise où des couronnes alternent avec des inscriptions et d'une corniche à antéfixes. Au-dessus, en retrait, le prolongement des murs de la cella avec une frise à guirlandes encadre le toit en terrasse. Pas de fronton ; l'entrée de la cella est sur un des longs côtés, face au miroir d'eau ; on y accède par un escalier qui enjambe le terre-plein et les degrés.

Ma description donne l'impression d'un pastiche hellénique. En

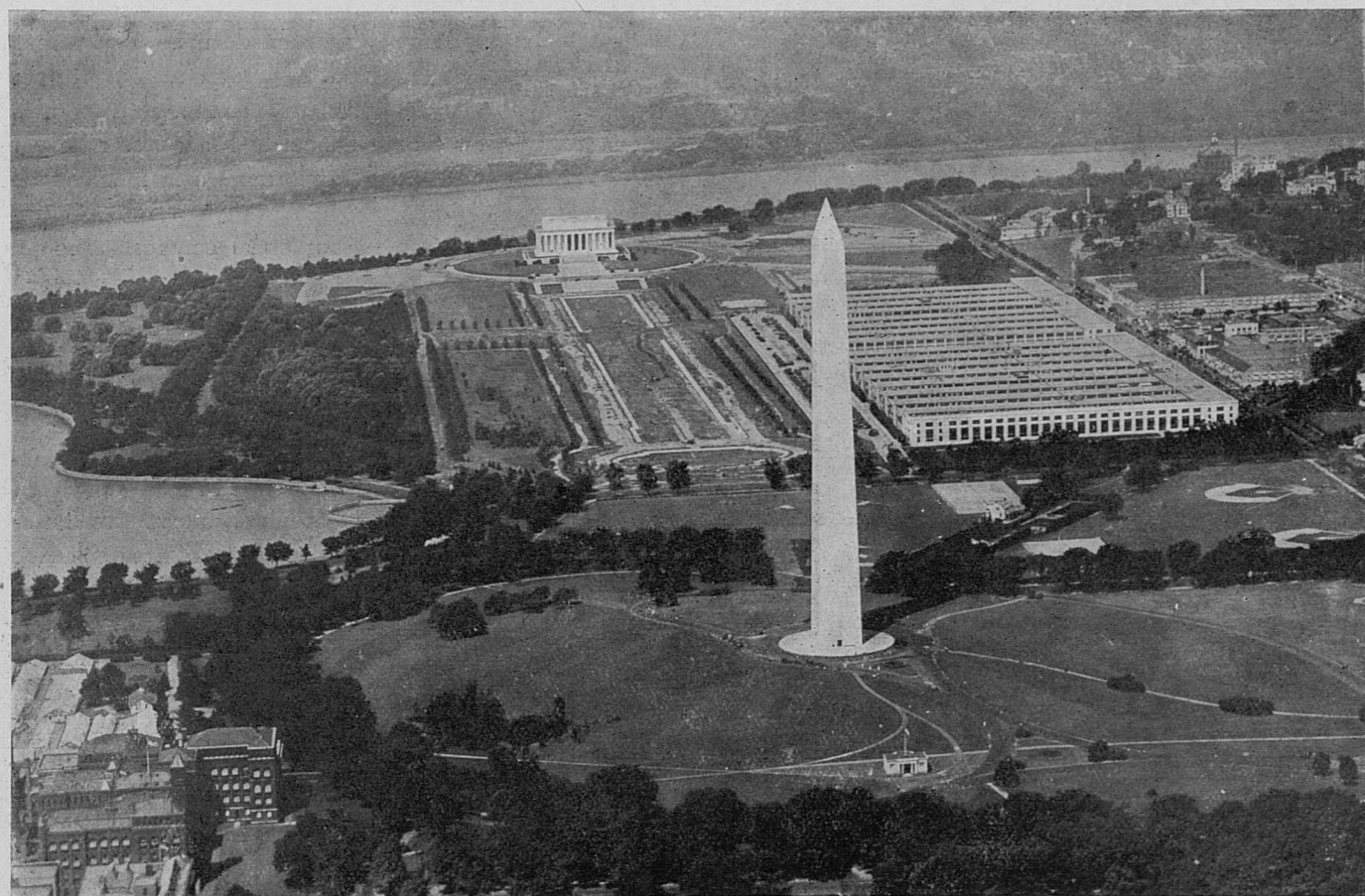
réalité, malgré toute la science archéologique dépensée, un esprit vivant anime cet édifice. Un architecte purement moderniste aurait dessiné autrement entablement et colonnes ; il n'aurait rien pu imaginer de mieux adapté à la destination de l'ouvrage. Le plein air, d'ailleurs, noie tout détail. Le marbre blanc somptueux et sévère qui, seul, est intervenu, nous offre un édifice dépouillé et majestueux, un temple civique.

L'intérieur est d'une gravité saisissante. Œuvre du sculpteur French Chester, la statue colossale de Lincoln, adossée à la muraille du fond, s'y offre, seule, au visiteur. Il est là tel que l'ont connu ses contemporains, dans sa longue redingote et le costume moderne n'ôte rien, bien au contraire, à l'autorité de sa



Photo Keystone

L'OBÉLISQUE DE WASHINGTON



WASHINGTON. — OBÉLISQUE ÉLEVÉ EN L'HONNEUR DE WASHINGTON

Photo Keystone

figure ascétique. Par sa propre attitude, il invite au recueillement. De chaque côté, sur les grandes parois qu'elles décorent seules, ont été gravées les deux adresses dans lesquelles il a résumé sa foi politique : « Gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple », dit l'une et l'autre proclame que le peuple américain, sans haine pour personne, avec un esprit de bienveillance universelle, aspire à la concorde intérieure et à la paix entre toutes les nations. Si ce généreux idéalisme arrive à se réaliser aux États-Unis mêmes et à travers le monde, le Lincoln mémorial deviendra un des sanctuaires de l'humanité. Il me paraît digne de cette glorieuse destinée.

Derrière le Lincoln Mémorial, mais non dans l'axe du mail, on vient de commencer la construction d'un pont gigantesque qui, enjambant le Potomac, reliera directement l'ensemble que je viens d'évoquer au Cimetière national d'Arlington.

\* \*

Les vieux cimetières américains, tels que la piété publique en a conservés quelques-uns, à New-York même ou à Boston, ont une austérité biblique : des dalles debout fichées à même le sol sans nulle clôture. Ces mœurs n'ont pas totalement disparu. Au cimetière national d'Arlington, les clôtures sont exceptionnelles, les édifices

funéraires rares et le plus souvent très modestes ; la stèle demeure la règle. Les stèles des soldats morts pendant la Grande Guerre, toutes d'un type uniforme, méthodiquement alignées produisent, par la monotonie même de leur succession à perte de vue, une tragique impression.

La tombe du Soldat Inconnu a été disposée avec un art discret et souverain. La structure, par un esprit de haute convenance, a été réduite à une spartiate et mâle simplicité. Le sarcophage nu est au centre d'une terrasse bordée par une insignifiante balustrade, mais d'où le regard découvre un panorama vaste, calme et imposant. Les pentes douces et boisées descendent vers le Potomac qui coule à environ 60 mètres plus bas. Au delà du fleuve se déploie, derrière une ligne de parcs, Washington toute enveloppée d'arbres ; la ville offre, en une cadence large, le Lincoln Mémorial, l'Obélisque et, plus éloigné, vers la droite, le Capitole. Toutes les idées qui peuvent exalter une âme américaine se présentent, ainsi, en symboles évidents à celui qui vient méditer devant la tombe du Soldat Inconnu ; elles disent la raison du sacrifice consenti et elles en affirment l'efficacité.

Derrière la tombe, un amphithéâtre a été construit pour les cérémonies commémoratives. Bâti en marbre blanc comme le Lincoln Mémorial et dessiné avec un pareil souci archéologique, il échappe, lui aussi, au



WASHINGTON. — LA CAPITOLE

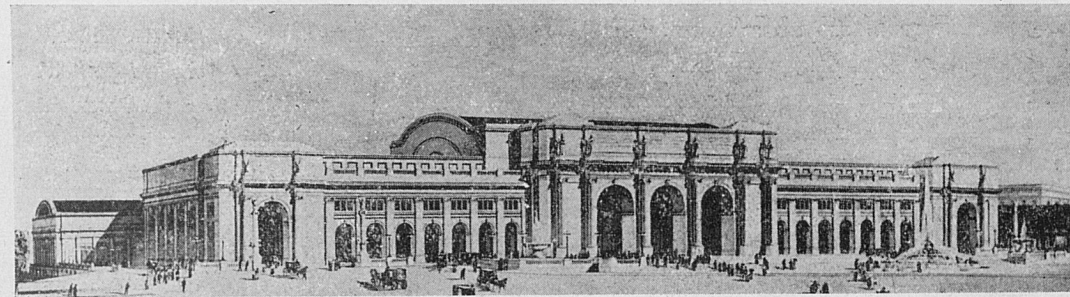
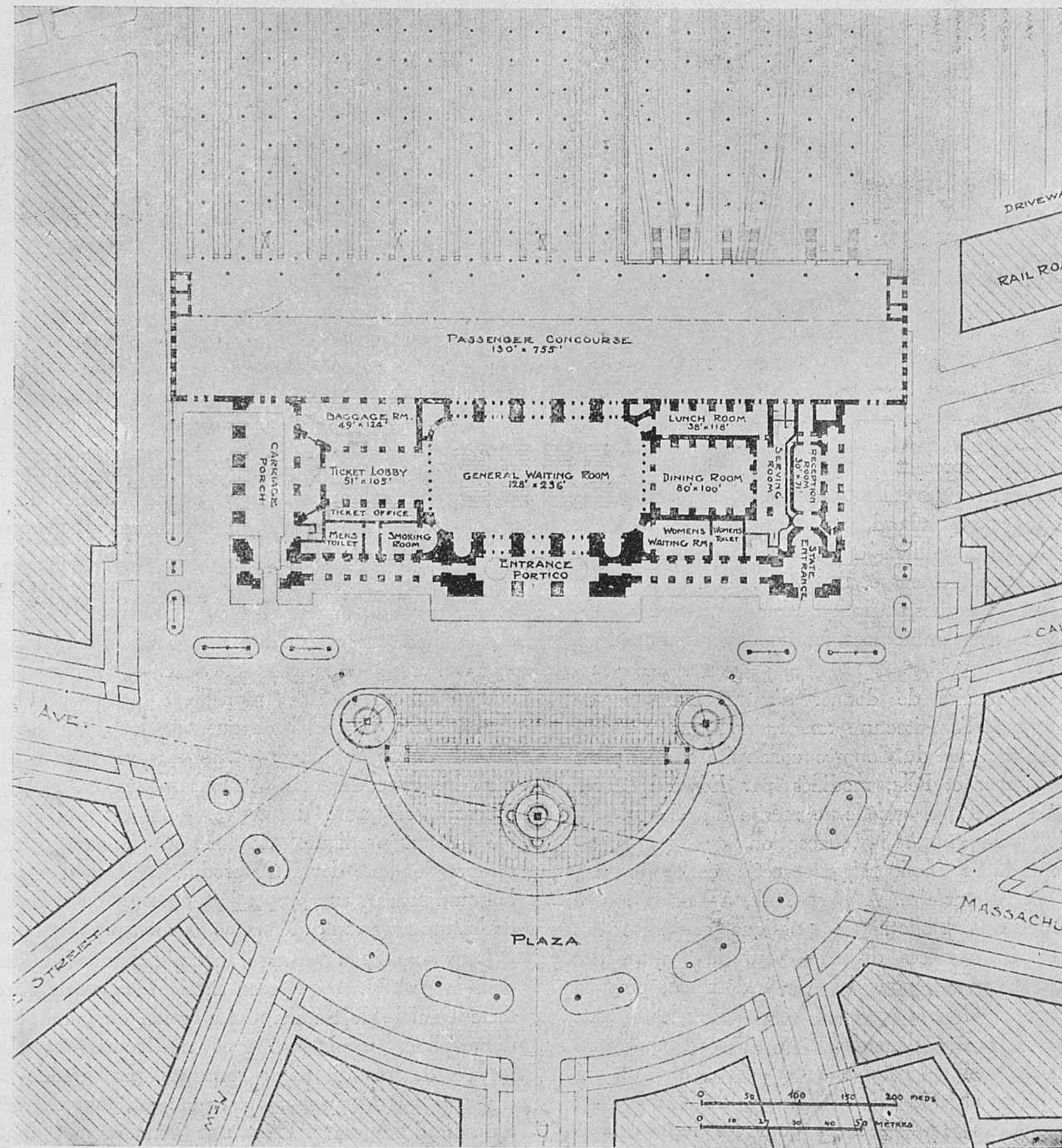
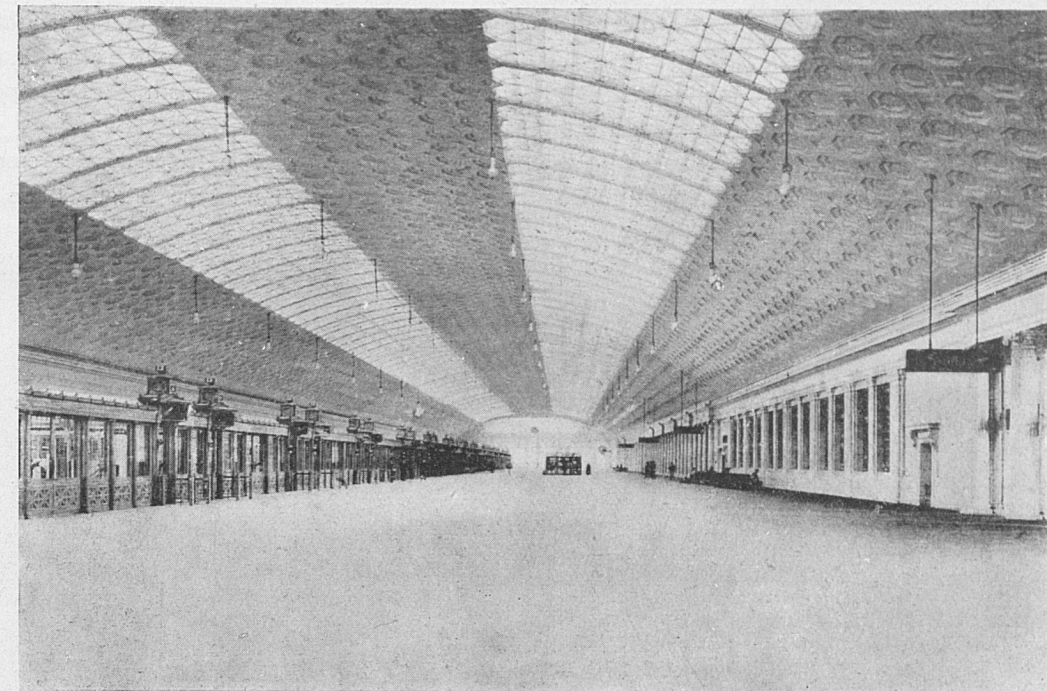
Photo Keystone

pastiche par la force et la convenance de la conception. Les colonnes doriques et les arcades romaines n'empêchent pas que tout y soit subordonné à la destination matérielle et morale : des milliers d'assistants peuvent l'envahir et l'évacuer rapidement et la tribune d'où les orateurs célébreront les vertus patriotiques s'adosse, à un ensemble architectural dont on ne peut, ici, que louer l'emphatique ampleur.

Est-il nécessaire de donner d'autres exemples de l'envergure de l'architecture américaine ? Je ne citerai pas la Bibliothèque du Congrès construite sur les plans de Smithmeyer et Pelz, modifiés par Edward Peavee Casey. Ce n'est pas qu'elle ne mérite des éloges. Elle répond pleinement à la conception que les États-Unis ont d'une bibliothèque et cette conception est, on le sait, exemplaire. A New-York, à Boston ou à Pittsburgh, une bibliothèque publique comporte des salles et des services distincts pour la lecture des journaux et revues, pour le prêt à domicile, pour la consultation bibliographique, la technologie ; les enfants ont leur attrayant domaine. Des salles d'expositions temporaires viennent compléter cet ensemble. C'est sur ce type qu'est organisée la Bibliothèque de Washington ; il s'y joint des salles spéciales pour les représentants et pour les sénateurs. Les galeries d'exposition sont particulièrement développées ; au moment où je les ai parcourues, on y voyait simultanément une exposition

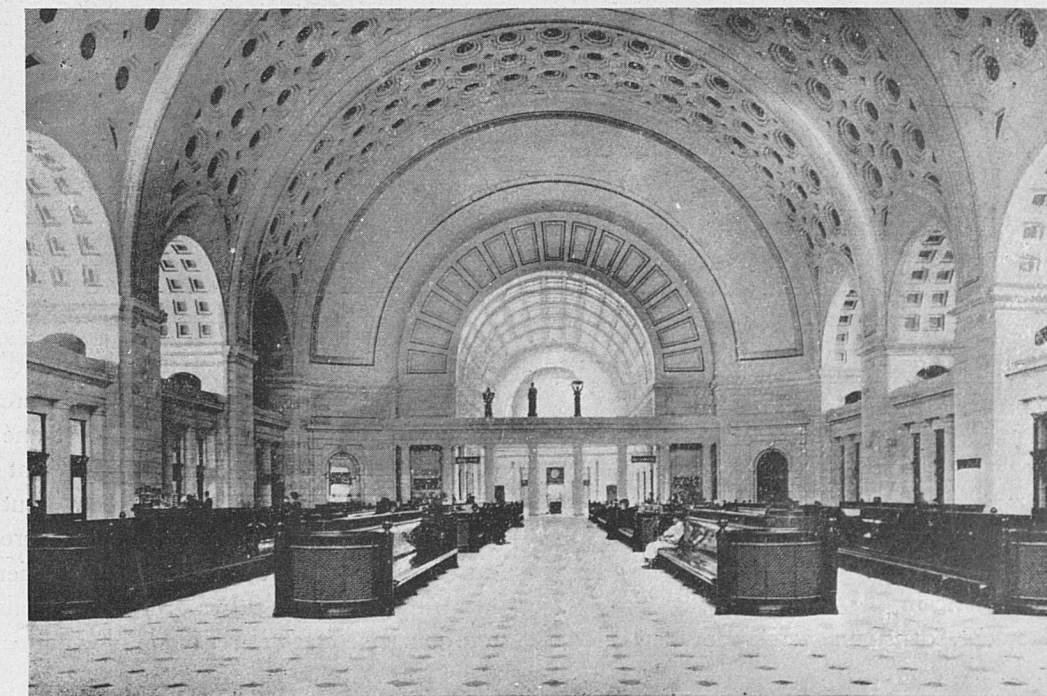
de gravures françaises contemporaines, une rétrospective du graveur américain Pennell, une de Whistler, d'autres encore, toutes très largement aménagées. Remarquable comme instrument de travail, la Bibliothèque a été réalisée avec le dessein avéré de proclamer puissance et richesse, d'étonner, d'éblouir. Mais ici l'architecte a manqué de mesure et, du moins pour un œil européen, il a compromis l'effet par une surcharge excessive. Cet édifice, achevé en 1897, rappelle, en les exagérant, les exubérances qui nous choquent aujourd'hui dans le Grand Opéra de Charles Garnier, avec une maîtrise moindre, avec des collaborations médiocres. Matériaux précieux, sculpture décorative, peintures murales ont été partout prodigués. Ce luxe intempérant contrarie l'impression que devraient produire le hall d'entrée et le grand escalier aux proportions énormes ou la Rotonde de lecture avec son ordonnance gigantesque.

La puissance, au contraire, apparaît, au plus haut degré, dans la grande gare (Union Station) œuvre de l'architecte Daniel H. Buraham. La façade en granit blanc, d'une allure ample, calme et très sobre, est encore hantée de réminiscences romaines. La grande salle d'attente qui n'en est pas exempte est, tout de même, d'un parti imposant. C'est une immense nef dont la voûte en plein cintre retombe sur des piliers séparés par des arcades à voûtes transversales, un peu selon le système des églises romanes de type cistercien. Sous ce

D. H. BURNHAM & C<sup>ie</sup>, ARCHITECTES. — GARE CENTRALE DE WASHINGTON (1)D. H. BURNHAM & C<sup>ie</sup>, ARCHITECTES. — GARE CENTRALE DE WASHINGTON. PLAN GÉNÉRAL(1) Les quatre photos qui suivent ont pu être extraites du livre de M. Greber, *l'Architecture aux Etats-Unis*, grâce à l'obligeante autorisation de la librairie Payot, qui l'a édité.WASHINGTON  
GARE  
PRINCIPALEHALL  
D'ACCÈS  
AUX QUAIS

vaisseau sont alignées les banquettes pour les voyageurs. Un Français s'y sentirait mal à l'aise, perdu, écrasé ; nous avons d'autres besoins ou d'autres mœurs. Les Américains y sont à l'aise. Avec des proportions moindres, j'ai partout vu appliquer le même système. Parallèle à la salle d'attente, le hall du départ, Passager Concourse, de dimensions exceptionnelles est, nous assure-t-on, la plus grande salle du monde sous une toiture unique, capable d'abriter 50.000 personnes. Et c'est, je m'empresse de le dire, une œuvre vraiment admirable. Sur des murs

de hauteur médiocre et dont je ne chicanerai pas le décor archéologique, l'architecte a lancé une voûte très surbaissée, de type nettement moderne, décorée par un jeu régulier de caissons géométriques et nus, et coupée, dans le sens de la longueur, par deux larges bandes vitrées. Aucun doubleau, aucune division, aucun relai pour l'œil ne vient troubler une majestueuse uniformité. Sur un programme moderne, avec les éléments modernes de construction, c'est quelque chose de neuf et de caractéristique. Le mot grandeur a deux sens et je l'ai, dans

WASHINGTON  
GARE  
PRINCIPALESALLE  
D'ATTENTE

cette étude, employé tantôt pour exprimer d'amples dimensions, tantôt pour désigner l'élévation spirituelle. Les Américains ont réalisé souvent la grandeur matérielle; il m'est apparu qu'il serait injuste de ne leur reconnaître que ce souci; ils aspirent aussi à la grandeur morale et ils sont capables de l'atteindre. L'amphithéâtre

quelques-unes de ces idées sur l'organisation des villes qui, taxées naguère d'utopies, cessent peu à peu de paraître paradoxales. Demain elles s'imposeront à l'attention des administrateurs (1).

M. Corbett disait la nécessité de remanier les blocs d'immeubles selon un type rationnel, de répartir d'une

LOS ANGELES  
L'HOTEL DE VILLE



Photo Keystone

d'Arlington, le hall de la gare de Washington sont grands dans les deux acceptions de ce terme.

\*  
\* \*

#### CIRCULATION

Un architecte américain, M. Harvey Willy Corbett, exposait dernièrement, dans un cercle de New-York,

(1) *New York Herald* 26 novembre 1928.

façon méthodique locaux d'affaires et d'habitation. Le programme qu'il présenta pour résoudre les difficultés de la circulation avait une ampleur et une clarté impressionnantes. Selon lui, les rues devraient être réservées exclusivement aux véhicules libres. Tout transport sur rail s'effectuerait en sous-sol. Des trottoirs seraient ménagés, à l'usage des piétons, au premier étage, le long des immeubles. D'autres trottoirs, établis à la hauteur du douzième étage et reliés, de bloc à bloc, par des ponts

légers, permettraient, à ce niveau, l'ouverture de magasins, et de boutiques.

Ce programme, selon M. Corbett, ne tardera pas à s'imposer: la réalisation en est inéluctable, d'autant plus onéreuse qu'on aura tardé davantage à l'aborder.

Je suis persuadé, avec lui, que la circulation, à New-York, réclame des modifications profondes et immédiates. Un réseau de voies parallèles, coupées à angle droit par des avenues, sans que les angles des immeubles aient été abattus, y rend le croisement des véhicules extrême-

nement exact de ce système. Au signal les voitures s'arrêtent, même si devant elles le passage est libre et que nul véhicule n'est en vue. Docilement, elles attendent l'autorisation de repartir.

Il s'ensuit que, pour les piétons, la circulation est aisée, rapide, sans aucun danger. Aux heures de la plus grande affluence, aux points les plus surchargés, femmes et enfants évoluent en pleine sécurité. L'homme pressé ne se sent pas retardé.

Les conséquences sont toutes différentes pour les



WASHINGTON. — LE MÉMORIAL LINCOLN

ment dangereux. Par contre la régularité de cette disposition systématique a facilité la réglementation. Dans toutes les rues le sens unique est imposé en directions alternées. Des agents suspendent, tour à tour, la circulation dans les avenues et dans les rues. Ils obéissent, dans la Cinquième-Avenue, à un chef installé, sur un terre-plein, dans un poste de commandement dont on s'est inspiré pour les expériences poursuivies, à l'heure actuelle, sur les Grands Boulevards à Paris. L'esprit général de discipline qui règne aux Etats-Unis assure le fonction-

voitures. Sans cesse obligées de stopper, arrêtées presque immédiatement après la mise en marche, il est certaines voies et certaines heures où elles ont peine à rivaliser de vitesse avec un piéton. Ainsi, à Paris, trop souvent, avenue de l'Opéra. Cette situation ne peut que s'aggraver; dès à présent elle est à peine tolérable.

Il est des problèmes plus ardues: on s'inquiète des conséquences de la concentration des salles de spectacle autour de Times-Square. Près de 200.000 personnes y convergent chaque soir. De là entassement de véhicules

de toutes catégories, désordre, confusion, embouteillages. Quatre cents agents vont être chargés d'organiser le chaos. Ils seront dirigés par un commissaire installé dans une tour, à Times-Square, qui transmettra ses ordres par cent lignes téléphoniques (1). On évitera les accidents ; ce sera, certainement, au prix d'un ralentissement sensible aux personnes pressées, après le spectacle, de regagner leurs logis.

Des palliatifs, des règlements si ingénieux et si multipliés qu'on les puisse imaginer ne peuvent venir à bout de l'antinomie, chaque jour plus accentuée, entre les besoins de la circulation et l'insuffisance des voies. Des mesures radicales seules triompheront de ce malaise et, quand les Etats-Unis en auront pris l'initiative, il est à penser que nous serons amenés, tôt ou tard, à suivre leur exemple... A moins que nous ne les devançons ! Le Conseil municipal de Paris, dans sa séance du 31 décembre 1928, ne vient-il pas de renvoyer à l'administration, avec avis favorable, une proposition de M. Delavenne relative à l'ouverture d'un concours en vue de l'établissement des plans de plusieurs grandes voies souterraines de dégagement à usage des voitures et des piétons ?

\*  
\* \*

L'Université de Pennsylvanie, State College, où j'ai résidé quelques semaines, a été créée dans un parc isolé au milieu des Alleghanies. Près d'elle s'est naturellement formé un bourg auxiliaire qui grandit selon un réseau systématique de voies. De ces voies les unes se raccordent aux routes et assurent les communications extérieures ; d'autres, seulement amorcées, s'arrêtent brusquement à quelques mètres de l'agglomération en attendant l'heure où une prolongation sera nécessaire. Toutes, on le devine, sont équipées pour la circulation automobile. De chaque côté de la chaussée règnent de larges banquettes surélevées

que borde l'alignement des habitations. Ces banquettes, aux points les plus centraux, sont, dès à présent, de vrais trottoirs avec bordures de pierres et macadam. Partout ailleurs et, surtout là où la rue a été aménagée avant l'apparition de maisons, la banquette reste gazonnée, mais, vers sa partie centrale, des plaques de ciment juxtaposées constituent une allée d'environ 2 mètres de large, suffisantes provisoirement. Solution élégante, économique et qui réserve l'avenir.

Dirai-je, enfin, qu'à travers les campagnes, la route est jalonnée par des barrières blanches ou par des arbres dont les troncs ont été blanchis — on commence à imiter cette pratique sur les routes françaises. Quand un passage voûté coupe la voie, l'entrée, peinte en damier blanc et noir, est rendue ainsi extrêmement visible. Dans les tournants, une ligne blanche sur le sol marque le milieu de la route et assigne leur passage aux véhicules qui se croisent.

\*  
\* \*

Je m'excuse de ces remarques à la fois trop longues et partielles et superficielles. Mon dessein n'a pas été de satisfaire mais d'exciter la curiosité. J'aurais voulu pouvoir l'aiguiller sur bien d'autres points. Je n'ai pu voir aucune de ces demeures princières construites hors des villes pour des milliardaires et où l'imagination des architectes a pu librement se déployer. J'ai vu les habitations rurales trop mal pour oser en parler, assez cependant pour entrevoir qu'elles constituent un des aspects les plus curieux de l'architecture américaine. Je pense qu'à l'heure présente, il ne saurait se rencontrer, pour un architecte avide de problèmes nouveaux et de suggestions, de voyage plus instructif qu'une excursion aux Etats-Unis et je crois aussi qu'un architecte jeune, de tempérament hardi, pourrait trouver là-bas un champ magnifique à son activité.

Léon ROSENTHAL.

(1) *Daily Mail* 22 janvier 1929.

